

synonyme. De là un vocabulaire simple, naturel, d'où rayonne une extrême clarté.

Dans notre siècle, à mesure que notre littérature s'éloigne de l'expression des idées pour se renfermer dans le rendu des imaginations et des sensations, elle abandonne le souci du mot juste, simple, net. Outre que l'émotion n'a pas une façon aussi précise pour s'exprimer dans le langage, que l'idée elle-même, son vrai signe étant le geste, elle est naturellement portée à forcer son expression pour se faire mieux comprendre. Les déchirements du cœur, comme ses joies, se traduisent difficilement par le langage ; de là la recherche des termes les plus forts, les plus violents, qui, en passant dans notre langue littéraire s'y acclimatent, y deviennent habituels et lui font perdre l'air calme, religieux et de bonne société qu'elle avait au XVII^e siècle.

Oui, la langue elle-même, dans ses mots, avait, au siècle de Louis XIV, une mesure, une réserve et une justesse de bon ton qu'elle n'a plus. On pensait alors dans le calme des idées et on les exprimait avec une justesse qui tenait du scrupule religieux.

De nos jours, trop souvent, nos littérateurs se donnent des sensations plus ou moins artificielles au spectacle des choses de la nature et des actions des hommes, et ils les rendent dans le langage le plus violent qu'ils peuvent pour attirer les regards et produire l'émotion elle-même chez leurs lecteurs.

Donnons quelques exemples. Au XVII^e siècle, on était *touché* de la beauté d'un objet aujourd'hui, on est *frappé*. On était *ému* ; aujourd'hui, on est *émotionné*. On parlait des *actions*, on parle des *agissements*. On *frappait* son ennemi, on l'*érein*te. On était *étonné* : on *tressaille* ou on *tombe de stupéfaction*.

A côté du dictionnaire de l'Académie, fait surtout pour fixer les mots justes des idées, d'après le premier dessein du XVII^e siècle, on pourrait en composer un, presque aussi gros, des termes et des expressions de plus en plus bizarres dont se servent nos écrivains, plus ou moins impressionnistes, pour traduire leurs sensations.

* * *

Depuis le XVII^e siècle, il semble qu'il y ait eu rupture en France entre la littérature et le christianisme. Au XVIII^e, les littérateurs de

profession restent dans le déisme, dans le ciel d'un dieu impassible, éloigné du monde et sourd à la prière, quand ils ne tournent pas leur esprit sceptique à l'attaque des vérités de l'Évangile. De Voltaire à Rousseau et à Diderot, nous n'entendons que des voix de mécréants ; la foi chrétienne n'anime plus les écrits.

Le romantisme a réagi en partie contre ce froid scepticisme. Beaucoup d'écrivains rangés sous son drapeau ont chanté les beautés extérieures du christianisme ; quelques-uns ont puisé leur poésie dans les grandeurs de la religion. Mais la plupart se sont arrêtés aux portes de l'église : ils ne se sont pas agenouillés, émus et suppliants, devant l'autel où réside Jésus-Christ.

Le plus grand prosateur, et peut-être le plus grand poète en prose de notre siècle, Chateaubriand, dans l'*Itinéraire*, qui est son chef-d'œuvre, après avoir décrit avec un éclat incomparable l'Orient, Jérusalem et les lieux sanctifiés par le Christ, reste sans émotion quand il a pénétré dans l'église du Saint-Sépulcre. La foi pratique du chrétien ne le met pas à genoux devant son Dieu.

Depuis le romantisme, il nous est venu, je ne sais d'où, d'Allemagne encore peut-être et en particulier de Wagner, par infiltrations plus ou moins lentes, des idées nouvelles qui étaient plutôt des besoins d'émotions et de sensations religieuses. De là, depuis trente ans, un art, une littérature qui veulent jouir de tous les sentiments religieux que peut éprouver une âme, ballotée entre la triste réalité des misères de ce monde et les célestes visions d'un ciel idéal.

Il y a toute une légion de littérateurs et d'artistes peintres et musiciens à notre époque, qui, pressentant que la religion, dans ses cloîtres comme dans l'asile des âmes les plus simples, renferme des beautés admirables à voir, très douces à goûter, se sont mis en demeure de les exprimer et de les donner au public. Les parfums les plus suaves du mystérieux ont tenté leur art indiscret comme nos peintres essayent, à force d'habileté, de ressusciter les préraphaélites, les romanciers et les poètes essayent de traduire les états d'âme des chrétiens les plus mystiques.

Illusion d'artistes ! Leurs œuvres, bien que fort habiles n'expriment point le vrai christianisme. Elles restent profanes. Elles sont mêmes sensuelles, par conséquent tout l'oppo-